***L’origine des Évangiles***

**Par LAFITTE SERGE** (Journaliste spécialisé dans le domaine du religieux. Il est l’auteur de plusieurs ouvrages dont Mahomet et l’islam des origines (Plon, 2006), La Bible et le Coran (Plon, 2006 ; nouvelle édition Presses de la Renaissance, 2015) et Chiites et sunnites (Plon, 2007 ; nouvelle édition Presses de la Renaissance, janvier 2016).

**Les sources des Écritures chrétiennes**

Pour les toutes premières communautés chrétiennes, les « Écritures » ont d'abord été celles du judaïsme. Les Évangiles, premiers récits de la vie de Jésus, ont une histoire. C'est celle que nous vous présentons dans ce dossier.

Les Évangiles forment la première partie du Nouveau Testament de la Bible chrétienne. Sous cette appellation, on trouve un ensemble de textes qui regroupe, à la suite de ces quatre récits de la vie de Jésus attribués à Matthieu, Marc, Luc et Jean, le livre des Actes des Apôtres, où sont racontés les débuts des premières communautés chrétiennes, et des épîtres, les lettres que leur ont adressées certains d'entre eux, Paul notamment. Le Nouveau Testament s'achève par un récit d'un genre particulier, l'Apocalypse de Jean. Mais, si elle est bien affirmée dès la fin du iie siècle, ce n'est qu'à la fin du ive siècle que cette sélection de textes s'est définitivement imposée à toutes les Églises. Dans le même temps, les textes de l'Ancien Testament ont été sélectionnés pour former la Bible chrétienne.

**Un christianisme juif, puis grec et latin**

Pour qu'il y ait un « nouveau », il fallait bien un « ancien » et donc une relation entre les deux. Relation qui n'a jamais été simple à expliquer. Levons d'abord un malentendu concernant la notion de Testament dans ce contexte. Le mot vient du latin par lequel on a traduit un mot grec, désignant une sorte de pacte légal pour traduire un mot hébreu qui signifie alliance… Et cette alliance que Dieu a passée avec Israël est la notion clé de la vision que le peuple hébreu a de son histoire. La précision n'est pas sans importance car, avant de devenir latin, le christianisme a été grec et d'abord juif. Ainsi, pour les toutes premières communautés chrétiennes, les seules Écritures étaient celles du judaïsme, la religion dans laquelle le christianisme a pris naissance.

Après la disparition de Jésus, ceux qui ne s'appelaient pas encore chrétiens se sont situés dans la continuité de cet héritage. Pour la plupart d'origine juive, comme leur « Maître », ils s'y référaient en choisissant des passages qu'ils interprétaient comme l'annonce de ce qui était devenu le fondement de leur foi : la mort et la résurrection de Jésus, qui faisait de lui le Messie (christos en grec), le sauveur promis par Dieu aux Hébreux. Tous les textes de ce qui va devenir le Nouveau Testament sont imprégnés de ces écrits anciens, qu'ils citent abondamment pour démontrer que la vie de Jésus confirme, en la réalisant, cette promesse.

Cette interprétation dans la continuité a évolué avec la séparation du christianisme et du judaïsme. Après la destruction du Temple de Jérusalem par les Romains en 70, le judaïsme a resserré ses rangs autour du courant pharisien en excluant les dissidents. Au sein des communautés chrétiennes, déjà engagées dans la diffusion du message de Jésus auprès des populations non juives – c'est-à-dire des païens – va désormais s'affirmer la conception défendue par l'apôtre Paul : ce n'est plus le respect de la Loi (la Torah de Moïse) qui sauve, mais la foi en Jésus ressuscité, le Christ. Cette rupture a parfois conduit au rejet total des « Écritures juives ». Ce sera notamment l'objectif de Marcion au milieu du 2e siècle.

**Ancien et Nouveau Testament**

La majorité des Églises a refusé de prendre ce chemin, en présentant désormais les chrétiens comme le « véritable Israël », c'est-à-dire le nouveau « peuple de Dieu », celui avec lequel il a confirmé son alliance. Si cette conception tend à rejeter le judaïsme dans un passé révolu, ce qui n'a pas été sans conséquence dans le développement d'un antisémitisme chrétien, elle n'en a pas moins contribué à conserver des textes qui permettaient de la justifier grâce à l'interprétation qu'en donnaient les écrits proprement chrétiens. Comme le résume saint Augustin, à la fin du ive siècle, « L'Ancien Testament n'est pas autre chose que le Nouveau couvert d'un voile, et le Nouveau Testament n'est autre chose que l'Ancien dévoilé ».

Mais l'Ancien Testament ne correspond pas exactement à ce qu'on appelle aujourd'hui la Bible hébraïque. Cette dernière est le résultat de la sélection opérée par les rabbins qui ont constitué le canon littéraire du judaïsme au tournant des 1e et 2e siècles. Elle est composée de trois ensembles de textes : les cinq livres de la Torah, dont la rédaction est attribuée par la tradition juive, à Moïse et qui posent les fondements de la religion hébraïque tels que Dieu les lui a révélés. Les livres des Prophètes, qui recueillent les interventions de ces « porte-parole » de Dieu dans l'histoire du peuple hébreu ; enfin, des « Écrits » qui regroupent différents genres de textes comme des psaumes, des proverbes, des récits de sagesse et le fameux Cantique des cantiques.

Pour ce faire, les rabbins qui ont organisé le judaïsme tel qu'il a traversé l'histoire jusqu'à nos jours, ont laissé de côté une petite dizaine des textes, contenus dans une Bible d'origine hébraïque mais rédigée en grec. On l'appelait « Septante » car la légende dit qu'elle était l'œuvre de soixante-dix savants juifs réunis à Alexandrie au le 3e siècle avant Jésus-Christ. De là vient la traduction du mot Torah, qui signifie enseignement, par le mot grec nomos qui signifie loi… Car c'est dans cet ensemble de textes que les chrétiens du 2e siècle, dont la langue commune était le grec, – idiome international de l'époque – ont puisé leur Ancien Testament, en conservant, à côté des livres de la Bible hébraïque déjà mentionnés, une bonne vingtaine d'écrits d'origine hébraïque non reconnus par le judaïsme. Ainsi, l'unification du premier christianisme s'est aussi effectuée dans un rapport sélectif aux « Écritures » juives.

La recherche historique moderne a permis de mieux décrire ce processus. Considérés comme directement révélés par Dieu, dans la tradition juive, ou inspirés par le Saint Esprit de Dieu, dans la tradition chrétienne, ces récits peuvent aussi faire l'objet d'une exégèse historique et critique, pour essayer de comprendre dans quel contexte ils ont été formulés, et quel a été le processus d'élaboration. C'est cette méthode que nous allons appliquer dans ce dossier consacré aux Évangiles. Car cette première expression de la foi chrétienne et la sélection des textes qui l'ont recueillie s'inscrivent dans une histoire. Elle a été traversée de débats et de conflits mettant en jeu d'autres textes produits par différents courants chrétiens…

Redécouvrir l'origine des premiers textes chrétiens, c'est aussi remonter aux sources de la culture occidentale. Et ces sources sont, dès le départ, plurielles, contrairement à ce qu'affirment les courants fondamentalistes chrétiens actuels…

**En clair**

*Apocryphe*

Que l'Église ne reconnaît pas, n'admet pas dans le canon biblique.

Les Évangiles apocryphes.

*Canon*

Règle, décret des conciles en matière de foi et de discipline. Ensemble des livres tenus pour être d'inspiration divine.

*Synoptique*

Du grec « qui embrasse d'un coup d'œil ». Qui offre une vue générale d'un ensemble. Les Évangiles synoptiques : les trois Évangiles (saint Marc, saint Matthieu, saint Luc) dont les plans sont à peu près semblables.

**Les choix de l'Église**

Par LAFITTE SERGE

Le canon des Évangiles est le résultat d'un processus d'unification qui a duré trois siècles. Comment les textes qui le composent ont-ils été choisis ?

Le Nouveau Testament que nous connaissons aujourd'hui a été définitivement fixé à la fin du IVe siècle. En 397, les évêques réunis en concile à Carthage décident qu'en dehors de ces « Écritures canoniques, rien ne doit être lu, dans l'Église, sous le nom de divines écritures… » Pour l'essentiel, cette décision entérine une liste d'ouvrages déjà mentionnés lors de précédents conciles. Dans ce canon (mot d'origine grecque signifiant « règle ») qui réunit désormais les « Saintes Écritures » appartenant en propre au christianisme, figurent, à côté des Actes des Apôtres, des Lettres et du livre de l'Apocalypse, les Évangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Mais, si ces quatre récits de la vie de Jésus ont été finalement retenus, il en existait bien d'autres, rejetés par l'Église des premiers siècles.

Pourquoi et comment s'est opérée cette sélection ? Si les documents qui permettent d'échafauder une réponse à cette question sont relativement nombreux, ils ne comblent pas toutes les zones d'ombre. L'éclairage apporté par la recherche historique moderne s'appuie ainsi sur des hypothèses bien étayées, mais ne prétend pas retracer parfaitement les étapes d'un processus long de quelque trois siècles. La chronique de la période durant laquelle le christianisme a posé ses fondations en affrontant la diversité de ses courants n'a pas été tenue. Et il n'y avait pas non plus, rappelons-le, de véritable autorité centrale à l'époque comme le Saint Siège dans l'Église catholique romaine.

Impossible de reconstituer la formation du canon évangélique sans revenir à l'origine même des textes. Une précision s'impose : les Évangiles ne retracent pas l'histoire de la vie de Jésus au sens objectif. Comme l'indique le sens du mot grec evangelion, ces récits se présentent comme une « bonne nouvelle ». Leur but est de susciter l'adhésion au message de Jésus et de conforter la foi des premiers chrétiens. Cette prédication s'appuie sur les témoignages des premiers disciples sur la vie de Jésus à la lumière de ce qui constitue le point central de leur foi : la mort et la résurrection de celui qui est devenu, pour eux, le Messie (christos en grec) attendu par le peuple juif.

De fait, ces enseignements de foi sont déjà une première sélection des faits marquants de la vie de Jésus, transmis par ses disciples après sa disparition, vers l'an 30.

À côté de cette tradition orale, dominante dans la culture de l'époque, il est probable qu'aient existé, dans les premières communautés chrétiennes, des écrits fragmentaires en forme d'aide-mémoire, dans lesquels les auteurs des Évangiles ont aussi puisé. C'est après la disparition des derniers témoins directs de la vie de Jésus que le besoin d'en assurer une transmission fidèle a provoqué la mise en forme littéraire de cet héritage. Celui-ci était devenu essentiel pour la vie religieuse des communautés qui s'y référaient pour célébrer le dernier repas de Jésus avec ses disciples, sa mort et sa résurrection à Pâques, baptiser les convertis…

**Le premier siècle**

La majorité des historiens estime aujourd'hui que le texte de Marc a été rédigé vers l'an 70 et ceux de Matthieu et Luc autour de 80-90. Ces trois Évangiles sont dits synoptiques car ils s'accordent sur de nombreux points. Le texte attribué à Jean, sensiblement différent de ces derniers, tant sur la forme que sur le fond, a été rédigé aux alentours de l'an 100. Ces écrits étaient-ils les seuls en circulation à la fin du 1e siècle ? Non. Les premiers textes chrétiens ont été des épîtres, lettres adressées par les apôtres aux différentes communautés chrétiennes du pourtour méditerranéen, afin de soutenir ces petits groupes et de régler les conflits qui les divisaient, parfois rédigées entre 50 et 63. Les Épîtres de Paul sont ainsi les plus anciens textes connus de la littérature chrétienne.

D'autres traditions orales concernant la vie et l'enseignement de Jésus circulaient, mais nous n'avons pas la preuve qu'elles aient été mises en écrit avant la fin du 1e siècle. Elles ont cependant alimenté une bonne partie des évangiles qui n'ont pas été retenus dans le canon chrétien. Nombre de ces textes, qualifiés plus tard d'apocryphes, ont été rédigés durant le 2e siècle. Ils sont liés à différents courants du christianisme, notamment les « judéo-chrétiens » et les gnostiques.

Chrétiens d'origine juive, les premiers souhaitaient conserver leur identité en respectant les prescriptions du judaïsme et en reconnaissant le Messie en Jésus. Deux raisons ont conduit à leur marginalisation et celle de leurs écrits, très enracinés dans la tradition juive. D'une part, après la destruction du Temple de Jérusalem en 70 par les armées romaines, le judaïsme tel qu'il se restructure autour des Pharisiens condamne cette position et les expulse des synagogues. D'autre part, ce rejet oriente définitivement le dynamisme missionnaire des premiers chrétiens vers les « païens », pour la conversion desquels l'insistance sur les racines juives du christianisme n'est plus nécessaire…

Les groupes gnostiques se situent dans une tout autre perspective. Au-delà de leur diversité, ils ont pour point commun de proposer le salut par la connaissance (gnosis, en grec) de vérités secrètes que le Christ aurait révélées à quelques rares privilégiés, et qui ne pouvaient être transmises qu'à des groupes d'initiés. Le titre premier de l'Évangile dit « de Thomas » l'exprime à sa manière : « Paroles secrètes que Jésus le vivant a dites et qu'a écrites Didyme Jude Thomas » La production littéraire gnostique a été abondante et son influence s'est exercée bien au-delà du 2e siècle, malgré des condamnations, précoces et répétées, prononcées par la majorité des évêques et des théologiens de l'époque. Ils jugeaient ces écrits très imprégnés de spéculations métaphysiques, par trop éloignés du témoignage des apôtres.

Dans son ouvrage intitulé Contre les hérésies, qui date de la fin du 2e siècle, Irénée, alors évêque de Lyon, condamne ainsi ce qu'il nomme « la gnose au nom trompeur ». Il dresse, par la même occasion, une liste de quatre Évangiles (Matthieu, Marc, Luc et Jean), les seuls qui constituent, selon lui, la « Bonne Nouvelle ». D'autres témoignages indiquent que diverses communautés chrétiennes, sans doute dès le milieu du 2e siècle, avaient recours au même ensemble de textes. Justin, qui écrit à Rome vers l'an 150, raconte qu'on y lisait les « mémoires des apôtres qui sont appelées évangiles ». Désigné par le nom du bibliothécaire milanais qui l'a découvert en 1740, le « Canon de Muratori » se réfère à Pie, évêque de Rome, mort vers l'an 154. Ce document, daté du 8e siècle mais dont l'origine remonterait, selon certains historiens, au iie siècle, mentionne les quatre Évangiles parmi les textes auxquels se référait l'Église de Rome à l'époque de Pie. Figurent notamment, parmi les textes cités, les Actes des Apôtres, attribués à Luc, et des épîtres de Paul. Dans son Histoire ecclésiastique, écrite vers 325, Eusèbe de Césarée indique également que ces écrits étaient lus dans les Églises orientales, en citant le témoignage de Papias, évêque de Hiérapolis à la fin du 2e siècle.

À ce faisceau de témoignages convergents s'ajoutent des éléments de preuve plus indirects. Un certain Tatien, vers le milieu du 2e siècle en Syrie, avait fondu les Évangiles en un seul ouvrage intitulé Diatessaron (quatre en un, en grec). À peu près à la même époque, Marcion voulut, de son côté, concentrer l'essentiel du message chrétien dans une version épurée de l'Évangile de Luc et des Épîtres de Paul, en rejetant tous les autres écrits chrétiens ainsi que les Écriture juives. Partisan d'une rupture totale avec le judaïsme, il estimait que le christianisme devait se débarrasser de tout ce qui le rattachait encore au « faux Dieu » des Juifs… Mais cette conception fut rejetée par la majorité des Églises.

**Un début d'unification dès le 2e siècle**

Pour les historiens, la tentative de Marcion visant à créer un corpus de textes spécifiquement chrétiens a certainement renforcé le mouvement vers l'institution du canon chrétien, qui deviendra le Nouveau Testament. Face à la multiplication des courants divergents au sein du christianisme, des écrits sur lesquels chacun d'eux s'appuyait pour justifier leur conformité avec le message de Jésus, une telle évolution était inévitable. Sans quoi la religion, alors en pleine structuration, aurait pu éclater. Cette unification autour d'un ensemble de textes communs se dessine assez clairement dès la fin du 2e siècle, au moins pour ce qui concerne les Évangiles, les lettres de Paul et les Actes des Apôtres. Mais quels sont les critères qui ont permis de faire le tri ?

Le nom de l'auteur n'y pouvait suffire car il était courant, dans la culture de l'Antiquité, d'attribuer un texte à un auteur prestigieux après qu'il était décédé sans que le texte soit pour autant considéré comme faux. Plusieurs arguments furent invoqués pour dépasser cette difficulté. Le premier d'entre eux : l'ancienneté des textes, assurée par leur lien avec les apôtres, qui permettait de penser qu'ils avaient été écrits ou dictés par l'un d'eux. C'est l'argument invoqué par Irénée et que mentionne aussi le document de Muratori. Un autre fut indiqué par Tertullien, celui de la coutume, au tournant des 2e et 3e siècles. Il a conduit à vérifier, auprès des différentes communautés chrétiennes, quels étaient les textes qu'elles reconnaissaient comme apostoliques, c'est-à-dire réellement rattachés au témoignage des premiers apôtres. Enfin, la préoccupation d'orthodoxie a elle aussi joué son rôle. Les textes ont été retenus dans la mesure où ils ont été jugés conformes avec les premiers dogmes chrétiens dont la définition s'ébauche au IIIe siècle…

Comme pour l'établissement de la règle de foi chrétienne (le « Credo »), – sur laquelle un premier consensus intervient lors du concile de Nicée en 325 sans régler tous les problèmes – le canon des Écritures chrétiennes est le résultat d'un processus d'unification qui durera, pour ce qui le concerne, jusqu'à la fin du 4e siècle. Plusieurs conciles dont ceux de Laodicée, en 360, et de Rome, en 382, établiront une sélection très proche de celle qui s'imposera. Les divergences ne portaient plus depuis longtemps sur les quatre Évangiles. Elles concernaient des textes plus problématiques, comme l'Apocalypse attribuée à Jean qui sera incorporée, in extremis, dans le canon lors du concile de Carthage, en 397. Mais, si subsistent encore aujourd'hui quelques menues différences entre le Nouveau Testament des Églises occidentales et orientales, il n'y en a aucune en ce qui concerne les quatre Évangiles. Ce sont les seuls récits de la vie de Jésus reconnus comme véritables par toutes les églises chrétiennes. Et le symbole d'une unité qui n'a pu se réaliser sans reconnaître la diversité originelle du christianisme, dont témoigne plus encore l'ensemble des textes du Nouveau Testament. S.L.